

Ghislaine Delahaye

D'un ternaire vie, sexe et mort, et de quelques affects qu'il suscite chez les parlêtres *

C'est l'idée soutenue par Sidi Askofaré, celle d'un ternaire VSM autre que le RSI lacanien ¹, un ternaire de réels noués d'une certaine façon, qui m'a amenée à cette réflexion en forme d'association libre à partir de ce que nous avons entendu de la part de nos collègues et de nos invités lors des soirées du Champ lacanien. Cela en suivant le fil de ce qui, de ces trois réels, nous affecte en tant qu'êtres parlants, affects dont la langue porte les traces.

Nous sommes donc affectés par ces réels (ou trois formes du réel) qui bornent notre existence, en tant qu'êtres parlants pourvus d'un corps, substance jouissante, et d'un inconscient qui mord sur notre pensée consciente et rationnelle. Réels en ce qu'ils échappent à leur saisie par le symbolique, hors sens donc, mais dont le symbolique et l'imaginaire permettent d'avoir « une idée » puisque, ici aussi ce soir, ça nous fait parler !

Dès 1960, dans son texte « Subversion du sujet et dialectique du désir », Lacan, pour préciser la relation du sujet au signifiant, en faisant allusion au rêve rapporté par Freud, celui du père mort, avançait cette formulation : « Être de non étant, c'est ainsi qu'advient Je comme sujet qui se conjugue de la double aporie d'une substance véritable qui s'abolit de son savoir, et d'un discours où c'est la mort qui soutient l'existence ² ».

*  Intervention à la table ronde de clôture du séminaire Champ lacanien « La vie, le sexe et la mort, selon les discours », à Paris le 11 juin 2026.

1.  S. Askofaré, « VSM, un autre ternaire pour la psychanalyse », *Mensuel*, n° 193, Paris, EPFCL, février 2026.

2.  J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 802.

Cette formulation m'a arrêtée par la double négativité qu'elle indique et par sa forme de nouage. Comment entendre cette « substance véritable qui s'abolit de son savoir ³ » ? Ne peut-on y voir la place de ce que sera plus tard l'objet *a* hors savoir comme reste de jouissance qui nécessite la substance du corps ? Cette formulation nous indiquerait alors comment, dans le discours analytique, le *Je* qui parle est aux prises à la fois avec la dimension hors savoir de la substance jouissante du corps, et avec sa réduction à l'*existence* par le signifiant qui mortifie le vivant. On a là, il me semble, sous la forme d'une double aporie, une première formule esquissée de la notion de *parlêtre* que Lacan nous proposera une dizaine d'années plus tard. Ainsi que le lien de la mort à la dimension du symbolique dont s'assure l'existence.

La vie/la mort : nous sommes amenés par la science à concevoir la mort comme faisant partie du processus biologique de la vie, c'est-à-dire comme un processus cellulaire déjà activé dans notre organisme depuis notre naissance, un programme : on a là un nœud vie/mort dans le registre de la biologie. Mais pour l'être parlant, vie et mort ne se limitent pas à la vie et la mort de l'organisme, puisque c'est le signifiant qui fait *ex-sister* le parlêtre, et l'éternise d'une certaine façon, dans la sépulture et dans la mémoire des vivants. C'est là qu'intervient le rôle majeur d'une temporalité construite avec ses trois temps, dans le symbolique donc.

Il y a donc la mort que nous savons être à l'horizon pour chacun et que nous évaluons plus ou moins proche en fonction de l'avancée de l'âge, plus comme probabilité donc que comme certitude. La mort dont la représentation peut terroriser, angoisser (le saut dans l'inconnu, l'impensable), attrister (confrontation à la perte avec la mort de nos proches dont nous sommes les témoins) ou venir hanter ceux qui la provoquent dans le suicide, comme un acte réussi ou raté ⁴, ou l'attendre comme une solution de soulagement à leurs souffrances.

Mais de quelles souffrances s'agit-il ? Celle de la chair souffrante qui fait que le désir abandonne la place pour le sujet ? La douleur morale devant la déchéance du corps qui peut, plus fondamentalement, renvoyer à la demande de mort dont nous parle ce soir Nicolas Bendrihen ⁵ ? Cela nous évoque aussi ce « pire que la mort ⁶ » auquel faisait allusion Frédéric Worms dans une des soirées du séminaire (26 mars 2026). C'est de cette dernière,

3.  *Ibid.*

4.  Brève référence à la discussion qui a eu lieu lors de cette soirée à propos du suicide.

5.  Voir N. Bendrihen, « Éphémère destinée », dans ce même numéro.

6.  F. Worms, « La vie qu'est-ce que ça change ? », invité au séminaire Champ lacanien « La vie, le sexe et la mort, selon les discours », à Paris, le 26 mars 2026.

cette douleur d'exister, que nous parlent certains de nos patients psychotiques en proie à leurs voix, qui ne trouvent pas de place où se loger dans le lien social. Le pire est illustré par le syndrome de Cotard, où la mort elle-même ne peut représenter la fin des souffrances, enchaînés que sont ces patients à ce statut de morts-vivants, faute de la médiation du symbolique pour trouver le réel et faute d'une construction symbolique du temps.

Ce syntagme « la douleur d'exister ⁷ » est évoqué par Lacan dans le rêve du père mort (rapporté par Freud) dans lequel le rêveur, le fils, est saisi par ce constat : « Il est mort et il ne le savait pas. » Lacan l'emploie à propos de ce que le fils a perçu de cette chair souffrante du père, de cette vie devenue insupportable, à laquelle répond son vœu de mort... pour la lui épargner, ou l'abréger.

Mais Lacan pousse l'analyse du désir inconscient du rêve un peu plus loin en montrant qu'en réalité ce vœu œdipien de la mort du père (lu comme tel par Freud) masque le fait, pour le rêveur, d'être concerné lui-même par la castration radicale, celle de n'exister que du fait du signifiant et d'être exclu de tout savoir sur sa propre mort. « Il ne savait pas qu'il était mort ⁸ », la formule vaut pour les deux, car ce qui est inarticulable pour tous, c'est le « Je ne sais pas que je suis mort ». Le « Je » ne peut articuler aucun savoir sur sa mort.

Les traces des disparus restent bien sûr dans la mémoire et les discours des vivants, en fonction des liens d'amour ou de haine qu'ils ont suscités et aussi en fonction de leur notoriété, c'est-à-dire de la valeur associée à leurs œuvres, à leurs productions symboliques. Éternisation des « grands hommes », des héros... jusqu'à la panthéonisation pour quelques-uns.

À propos de la sépulture et de l'inscription du nom, je me demandais ce que vient dire ce recours, de plus en plus fréquent, à la crémation avec la dispersion des cendres, préférée à l'inhumation avec l'inscription du nom sur la tombe. Ce rite peut, mais pas toujours, comporter l'effacement du nom : serait-ce un phénomène à rebours du « narcissisme de l'escabeau » qui occupe tant les vivants ?

Le sexe, lui aussi, ne peut que s'articuler à la vie, à sa perpétuation dans une grande partie du règne animal, comme Freud nous le disait déjà, ainsi qu'à la mort de l'individu dans la loi de la reproduction de l'espèce. Là aussi, le nouage sexe/mort/vie est avéré.

7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Le Seuil, 2013, p. 117.

8.  *Ibid.*, p. 121.

Mais pour le parlêtre, le sexe vient à s'incarner dans le corps décerné par l'Autre du langage, le faisant vivant et jouissant par le biais des pulsions et du désir, de la sexualité donc. Sexualité humaine avec ses aberrations, contre l'équilibre bien tempéré du principe de plaisir. Ce dont nous parle ce soir Nathalie Dollez ⁹ à propos des embrouilles du sexe et de l'amour chez nombre de jeunes gens de notre époque, pour lesquels les semblants du discours hétéronormé ne tiennent plus, à la recherche qu'ils sont de nouveaux modes de pacte de jouissance.

Que le sexe soit impliqué dans ce qui pousse un corps à la rencontre d'un autre corps, c'est là le « mystère du corps parlant », comme le soulignait Lacan, sans que l'amour convoqué et la jouissance attendue fassent pour autant rapport sexuel. Cet impossible du rapport sexuel fait le fond de la castration incontournable et motive l'horreur de ce savoir pour l'analysant.

Par ailleurs, ce réel du sexe, n'est-ce pas aussi ce qui pousse les parlants à s'interroger sur l'acte de procréation (dont on sait qu'elle peut être source de perplexité majeure dans la psychose) à l'aide de cette formule : « donner la vie », ou non, associée plus ou moins clairement audit « désir d'enfant » ? Nous avons entendu récemment de la part de Clémentine Goldszal (soirée du 21 mai 2026), immergée dans un service de pointe en néonatalogie, comment cette frontière fragile de la vie à la mort peut basculer rapidement, et parfois contre toute intuition pronostique, chez des tout-petits assistés dans leur fonction vitale par des machines, et comment alors la parole des soignants est là nécessaire pour enclencher ce début d'humanisation. Et nécessaire aussi est le recours à l'humour, aux blagues, pour servir de défense aux soignants dans ce face-à-face avec ces points d'effraction du réel de la vie/mort.

Alors, dans une analyse... Je reprendrai ici la question générale que posait Colette Soler en ouverture de ces soirées : qu'est-ce que la psychanalyse peut changer pour un sujet dans ses rapports à ces trois réels ? Elle en proposait une formulation plus précise : « La psychanalyse a[-t-elle] un pinceau pour toucher à la couleur du dire qui commande au texte du poème ¹⁰ » que l'on devient à la fin d'une cure ? Sans répondre directement à cette question, je dirai que, pour autant que le parcours d'une cure a été poursuivi assez loin et a délesté le sujet des illusions de l'amour de transfert et des identifications à l'Autre, au bout de cette traversée du désert où l'Autre ne répond plus pour dire ce qu'il est, modifiant le rapport au temps en précipitant le moment de conclure, alors un jouir nouveau apparaît

9.  Voir N. Dollez, « La désillusion du discours amoureux », dans ce même numéro.

10.  C. Soler, « Ouverture », *Mensuel*, n° 192, Paris, EPFCL, janvier 2026, p. 32.

comme possible. Peut-on dire : un jouir d'exister, associé à un affect, celui de la « joie de vivre » ? L'irruption de cet affect sous la forme d'un « Y a d'la joie ¹¹ » est d'ailleurs ce que propose notre collègue argentin Alejandro Rostagnotto dans son prélude pour la XIII^e Rencontre internationale à São Paulo ; un « Y a d'la joie » comme un dire qui accompagne l'acte et comme solde éthique de l'analyse, témoignant donc d'un effet sur les modalités de jouissance du sujet. Mais bien sûr cela n'est pas généralisable et ne vaut que pour un sujet, au singulier.

Ce dire nouveau peut être aussi ce qui ouvre la voie à la poésie, qui fait sonner les mots sans souci de leur sens strict... allégés de leur signification.

« La vie est une intensité, le temps une mesure. Peu importe qu'une vie soit longue ou soit brève. Seuls comptent les instants maximum, les jaillissements de jadis, dans la présence pleine sur les rives de la terre ¹² », écrit Pascal Quignard dans son recueil *La Barque silencieuse*. Présence pleine, intensité... nous voilà revenus à notre corde, celle du désir indestructible dont nous parlait Freud, mais pas sans la jouissance que le corps supporte, rapport du sujet à la jouissance possiblement modifié par le parcours analytique.

11.  A. Rostagnotto, « Un solde éthique de l'analyse », *Mensuel*, n° 194, Paris, EPFCL, mars 2026, p. 53.

12.  P. Quignard, *La Barque silencieuse, Dernier royaume, VI*, Paris, Le Seuil, 2009, p. 170. P. Quignard était l'invité du séminaire Champ lacanien « La vie, le sexe et la mort, selon les discours », à Paris, le 19 février 2026.